

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

516/H/267/2

Vol I.

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

No 12

MONTREAL, 15 JUIN 1899



LA PETITE REVUE



Economie Politique et Sociale
Littérature — Philosophie — Sciences — Arts

RÉDIGÉE EN COLLABORATION

SOMMAIRE DU NO 12

PRIX
—
Le Numéro
3 cts

Nos grands hommes peints par eux-mêmes
— Le Saint-Esprit en grève à Saint-Jérôme
— Où il est question de Saint Labre, du Boss
Dansereau et des Chinois de Montréal —
Léon XIII et Lamennais — Le 14 Juillet —
Viendra-t-il? — Nouvelles Fantaisistes.

ABONNEMENT
—
Par Année
75 cts

TOUTE CORRESPONDANCE ayant rapport à la RÉDACTION et à l'ADMINISTRATION
doit être adressée à LA PETITE REVUE, Boîte de Poste 2177

ALPH. PELLETIER, Imprimeur-Editeur, 36, rue St-Laurent, Montréal
Téléphone Bell . Main 2256

LA PETITE REVUE

ECONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE, LITTÉRATURE, PHILOSOPHIE
SCIENCES ET ARTS

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

Vol. I

MONTRÉAL, 15 JUIN 1899

N^o 12

NOS GRANDS HOMMES PEINTS PAR EUX-MÊMES

Dans le cours du mois d'avril dernier, *La Patrie* a publié trente et une réponses, émanant, ainsi que le disait ce journal, "de nos principaux hommes de lettres et de personnages très connus." Ces réponses avaient été provoquées par une consultation publique, aux termes de laquelle ces personnages étaient priés de faire connaître quels étaient leurs auteurs de prédilection, quels étaient les poètes, les romanciers, les historiens et les philosophes qu'ils préféraient.

"Plusieurs hommes publics," dit *La Patrie*, "nous ont écrit qu'ils ne voulaient pas laisser pénétrer les curieux dans leur bibliothèque; d'autres qu'ils ne tenaient pas à faire savoir qu'ils lisaient Voltaire, Diderot, Volney, Michelet, Renan; enfin quelques-uns se sont récusés purement et simplement."

En dehors de ces trois catégories d'hommes qui, pour des raisons diverses, se sont dérobés à l'honneur d'être imprimés dans *La Patrie*, trente et un personnages ont complaisamment répondu au très vague questionnaire de notre grand confrère.

Cette consultation nous a paru intéressante, non à titre de puérole curiosité, mais parce qu'elle nous fournissait l'occasion d'étudier l'état d'âme d'un groupe de contemporains appartenant à l'élite intellectuelle de la nation. Par leur réponse, en effet, ces hommes ont exposé avec candeur leurs qualités et leurs défauts; et il y a tant d'ingénuité, d'innocence même dans ces réponses, que LA PETITE REVUE a constitué un comité d'écrivains et de penseurs, à qui elle a confié l'analyse impartiale de ces lettres où les signataires se peignent si fidèlement et si inconsciemment. Nous ne voulons pas dire que cette fidélité de la peinture soit l'équivalent de la sincérité, oh! non. C'est, au contraire, parce que nous avons constaté que la plupart des réponses n'étaient faites qu'en vue d'étaler une érudition factice, de faire parade d'habitudes ou de goûts épurés selon une esthétique spéciale et estampillée par les *bien-pensants*, que nous avons voulu mettre à nu les involontaires, peut-être, mais dangereux mensonges qui suintent de presque toutes ces lettres.

D'après cette série de documents, dont le nombre et la quasi-uniformité constituent un champ d'expérience suffisant, on ne peut que

déplorer un système d'éducation qui entraîne des hommes respectables dans la voie de la dissimulation, qui les dote d'une petitesse d'esprit désolante et d'un orgueil stérile.

Ce n'est pas aux auteurs de ces réponses que nous nous en prenons : c'est à leurs formateurs. Ce sont ces derniers que nous rendons responsables de l'indice trop certain de la décrépitude intellectuelle et morale que ces lettres accusent dans leur ensemble.

Les vaniteux isolés dont le défaut né se manifeste pas dans des circonstances où nos mœurs publiques et nos règles sociales sont en cause, nous laissent parfaitement indifférents ; mais les hommes qui font publiquement acte de pédantisme en s'attribuant un savoir et des habitudes studieuses manifestement et superlativement exagérés ; ces hommes — pour satisfaire leur soif de publicité et complaire au clergé qui a pétri leur cerveau — nous offrent un exemple trop concluant de l'influence dissolvante des procédés éducationnels pour que nous ne repoussions pas les scrupules dont nous avons été un moment tourmentés. Ces scrupules, on le comprendra, venaient de notre hésitation à saper les piédestaux où se sont juchés la plupart des correspondants de *La Patrie*. Certaines opérations sont pénibles même à qui les pratique. Mais comme l'analyse que nous voulons faire peut avoir d'heureux effets, notre hésitation cesse et nous nous mettons à l'œuvre.

Le comité auquel nous faisons allusion plus haut se compose de six hommes parfaitement qualifiés pour faire un travail de cette nature. Ils ne connaissent — de vue seulement — que quelques-uns de ceux qu'ils vont juger à l'aide d'une graphologie morale et transcendante. C'est dire que leur impartialité sera inattaquable et leurs conclusions d'une absolue loyauté. S'ils se trompent — et ils se tromperont nécessairement dans certains cas — leur erreur du moins ne portera que sur des nuances. D'ailleurs, comme leurs jugements seront motivés, le public à son tour pourra prononcer sur la valeur de ces jugements, les accepter ou les casser.

Maintenant, nous passons la plume à ceux que nous avons chargés de cette ingrate et difficile besogne.

LA RÉDACTION.

:

Les consultations publiques ouvertes par les journaux sont rarement intéressantes. Elles n'ont, en général, d'autre objet que de flatter le lecteur en lui offrant une occasion de se produire. Par reconnaissance, le lecteur se change en abonné. A cet égard, les consultations ont du bon, et il n'y aurait rien de choquant en elles, pas même leur multiplicité, si elles ne provoquaient, comme dans le cas qui nous occupe, des vanteries et des fadaises dont la lecture à l'étranger est de nature à nous faire passer pour des sots.

Quelle était la question posée par *La Patrie* ?

La voici, réduite à sa plus simple expression :

“ Quels sont les poètes, les romanciers, les historiens et les philosophes que vous préférez ? ”

Cette question manque totalement de clarté. Elle a le tort de provoquer une autre question et non une réponse.

Demandez à un gourmet quel vin il préfère. Il ne manquera pas, avant de répondre, de faire préciser les circonstances dans lesquelles ce vin doit lui être offert. Est-ce avant le repas ? est-ce après le repas ? est-ce au cours du repas ?... Si c'est pendant un festin, le gourmet s'informerait du menu et de son ordonnance. Il préfère peut-être le tokai, mais il le repoussera avec horreur si on le lui sert avec les huîtres, de même qu'il se fâchera pour tout de bon si on lui verse du champagne au hors-d'œuvre.

Dans la question de *La Patrie*, il y a une épaisse obscurité. Si nous avions dû répondre, nous aurions, ou demandé une autre formule, ou répondu simplement, selon notre tempérament, que nos préférences étaient pour les poètes dramatiques ; puis nous aurions avoué notre faible pour le roman d'aventure, notre répugnance pour les historiens sectaires et notre penchant pour la philosophie épicurienne. Après avoir pratiqué cette élimination de tous les autres genres, nous aurions pu alors faire un choix parmi les écrivains parlant le plus éloquemment à notre esprit, sans prétendre que nous ne sommes pas seuls de notre avis.

Il n'est pas plus possible de répondre à la question de *La Patrie* qu'il n'est possible d'additionner des dollars avec des cailloux, des culs-de-bouteille avec des mouchoirs.

Or — premier grief contre les correspondants — puisqu'une réponse sensée était impossible, pourquoi trente et une personnes saines d'esprit ont-elles répondu ?

Pourquoi ?...

Parce que *La Patrie* avait chatouillé son monde au bon endroit, et que, comme le dit dans sa réponse de M. Henri Bourassa : “ L'idée de figurer parmi cent hommes connus me séduit, ” chacun a voulu faire partie de l'élite arbitraire que l'on fondait pour la circonstance. Il est certain que si la question avait été adressée à tout le public, et que le premier venu ait eu la faculté d'y répondre, la plupart de ceux qui ont rempli les deux pages de *La Patrie* se seraient abstenus.

Ce désir d'être distingué de la masse a poussé de braves gens à commettre deux fautes. La première, en répondant par vanité à une question obscure, c'est-à-dire en répondant mal ; la seconde, plus grave celle-là, en mettant les termes de cette réponse en accord parfait avec les préjugés courants contre les lectures *audacieuses*, et en ne déclarant auteurs familiers que les auteurs orthodoxes, même dans le cas où l'on n'a jamais vu un exemplaire de l'auteur favori. Nous ne disons pas que tous les correspondants ont versé dans cette

ornière ; mais, des renseignements très précis que nous nous sommes procurés, il résulte qu'un certain nombre des pseudo-lettrés qui se sont exhibés dans *La Patrie* ne pourraient pas lire, même sans être tenu de le traduire, le titre des œuvres copieuses, grecques et latines, qu'ils prétendent avoir digérées.

En étudiant consciencieusement ces correspondances, nous avons trouvé, épanouis dans toute leur splendeur, les travers qui nous caractérisent, qui nous ridiculisent, et qui, hélas ! nous rabaisent. Ces travers sont : le verbiage, la pose, la peur du qu'en dira-t-on, l'orgueil, l'abus du *moi*, l'ignorance souvent, et l'hypocrisie habilement dissimulée — une hypocrisie hypocrite, comme il convient à une race qui ne sait pas et qui ne veut pas savoir penser, à moins que la pensée n'ait été filtrée par le cerveau de ses curés.

Et pourtant, chose remarquable, il y a quatre ecclésiastiques parmi ces correspondants, et leurs lettres sont absolument exemptes des défauts que nous relevons avec chagrin dans presque toutes les autres. On sent, en lisant les réponses de ces prêtres, que ces hommes disent la vérité toute simple au sujet de leurs préférences littéraires, et qu'ils ne se vantent point d'avoir fréquenté familièrement les génies anciens ou modernes.

Ces quatre prêtres, professeurs, écrivent dignement, sans préciosité, sans emphase, sans prétendre éblouir leurs contemporains par leur érudition réelle ou fausse. Et cependant ces hommes appartiennent à la classe des éducateurs, des formateurs. Comment se fait-il qu'ils soient supérieurs à ceux qu'ils enseignent ? D'où vient cette anomalie ? Du système déprimant et réprimant auquel le clergé a recours pour assurer sa prépondérance, c'est tout simple. Il ne peut obtenir des sujets perpétuellement et volontairement soumis à son autorité, qu'à la condition, par un pétrissage savant, d'abolir toute initiative et toute volonté chez ses tributaires. De là les mensonges patents de ceux qui déclarent publiquement que les Saintes Écritures ou la dialectique embroussaillée des Pères de l'Église leur procurent des jouissances intellectuelles saps rivales. Et comme les pétrisseurs savent se préserver contre les difformités mentales qu'ils pratiquent sur les générations, il s'ensuit qu'ils peuvent exprimer librement leur pensée sans craindre la censure ou la fêrule.

Nous allons passer en revue, en suivant l'ordre où elles ont paru dans *La Patrie*, les lettres qui nous inspirent ce travail. Nous ferons l'analyse de chacune d'elles, dégageant les qualités et les défauts que nous y rencontrerons, et puisant d'utiles leçons dans les sentiments divers qui jaillissent de ces épiques où les auteurs se sont si candidement offerts à la facile critique de quiconque connaît un peu le cœur humain. Au nombre de ces lettres, il en est qui sont de nul intérêt parce qu'elles sont naturelles ; nous les publierons et nous les commenterons quand même, ne voulant pas laisser croire qu'elles méritent notre dédain ou

qu'elles intimident notre courage. Toutes, donc, feront l'objet d'un examen attentif. Nous tirerons parti des aveux faits pour tracer le portrait moral de ces personnes, nous inspirant de l'adage connu : " le style, c'est l'homme," et nous terminerons ce travail par des conclusions générales sur notre intellectualité.

PREMIÈRE LETTRE

L'HON M. J. D. EDGAR

PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE DES COMMUNES À OTTAWA

Avril 10.

Monsieur le rédacteur en chef,

Je regrette de n'avoir pu répondre avant aujourd'hui à votre lettre du 28 mars, me demandant de vous donner les noms de mes auteurs favoris parmi les poètes, les romanciers, les historiens et les philosophes.

Je dois vous avouer que mes goûts littéraires se sont modifiés avec les années et que je commence à être sceptique sur le compte d'auteurs que j'admiraïs beaucoup dans ma jeunesse.

Je ne puis consciencieusement vous donner qu'un nombre très restreint d'auteurs pour lesquels j'ai un véritable culte.

Parmi les poètes, je nommerai Shakespeare et Tennyson ; parmi les romanciers, Victor Hugo et George Meredith ; parmi les historiens, J. R. Green ; parmi les philosophes, Francis Bacon.

Agréez, monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

J. D. EDGAR.

Cette lettre ne nous révèle rien de particulier sur le caractère de son auteur. C'est un homme public très absorbé par les travaux et les roueries de la politique, et cependant il répond à une question oiseuse. Cela indique une politesse parfaite ou une diplomatie en éveil. Les deux peut-être. D'ailleurs il n'y a aucun mal, pour un homme public, à être poli et à donner à tous des gages de condescendance, même aux journalistes.

Ce qui distingue la lettre de l'hon. M. D. Edgar, c'est l'absence de toute recherche affectée ayant pour but de laisser soupçonner son savoir. On lui demande son avis sur les auteurs en tous genres, soit. Il le donne simplement car il les connaît et ne s'en vante pas, tant ces relations avec les maîtres de la pensée lui semblent naturelles. Nous trouvons dans cette particularité une indication très probante de sa réelle érudition.

Le deuxième paragraphe de sa lettre renferme une critique inexprimée mais fort juste de l'inanité de la question, et la fin montre un homme sobre de paroles inutiles, qualité trop rare chez nous pour que nous la donnions pas en exemple. Le seul fait de ne mentionner que

François Bacon, le père de la philosophie expérimentale, qui a formé tant de disciples, montre surabondamment le caractère sérieux de l'hon. M. J. D. Edgar, et nous fait regretter que nos compatriotes ne soient pas tous dignes d'un pareil éloge.

LE COMITÉ.

LE SAINT-ESPRIT EN GRÈVE À SAINT-JÉRÔME

On nous écrit de Saint-Jérôme la nouvelle abracadabrante que voici :

Le Paraclét a définitivement quitté notre église, dans de pénibles circonstances. C'est la dernière épine de la sanglante couronne d'épreuves que porte notre front depuis que le curé Lafortune, au mépris de tous les bons sens, a grevé notre budget, hypothéqué nos demeures et taillé à merci grands et petits, pour écraser notre ville du faste de son palais et de la stupide somptuosité des minarets de sa bizarre mosquée.

Depuis quelques dimanches il nous annonçait, à grand renfort de prône, une sainte retraite, éclatante entre toutes, dont le prédicateur, un Français de la France, était précédée d'une renommée étourdissante : il faisait des cures spirituelles inouïes, la petite radicaïlle n'avait qu'à se bien tenir, elle allait tomber comme mouches sous les chiquenaudes de ce géant dressé à jouer de la massue contre les voltairiens du Vieux-Monde.

Enfin, il vint : le vieux carillon fêlé s'ébranla pour annoncer le grand évangélisateur qui venait aussi, n'en doutez mie, servir de tremplin aux aspirations épiscopales de nos pasteurs, attendu qu'il est de mise, dans la mitraille, d'avoir chaire bien desservie par des importés de la noble terre de France.

Les chantres s'étaient fourbi le gosier et astiqué le larynx.

Aussi furent-ils tonitruants quand, à l'apparition du prédicateur, ils attaquèrent "l'Esprit saint dé" (scindé, cette fois). L'homme de la sainte parole joignait la ferveur de ses livres à cette sublime invocation et chacun ouvrait les réservoirs de son âme pour recevoir les effluves de la grâce que cette bouche inspirée allait débonder.

Malédiction ! le Saint-Esprit, qui n'a jamais manqué à l'appel de notre curé et de ses vicaires, qui, de vulgaires babillards de presbytère, en faisait des apôtres si diserts, si touchants, si onctueux, en chaire, et inculquait, surtout, si profondément, la science des chiffres, à notre saint pasteur, et lui inspirait de si hautes pensées dans le règlement de nos misères de fabrique, le Saint-Esprit s'est traîtreusement abstenu ; il a refusé de travailler pour M. Lafortune ; il n'a pas voulu délier la langue du prédicateur et comme celui-ci était un Auvergnat auvergnassant et comme le Saint-Esprit n'a pas daigné donner aux fidèles le don des oreilles, pas un mot du sermon n'a été compris ou ne

valait la peine de l'être. De cette sorte, l'église s'est vidée d'exercice en exercice, jusqu'au troisième jour où dix paires d'oreilles environ s'y faisaient écorcher. Lors, le curé, comprenant que le Paraclét était sourd, entra dans une grande colère, mais ne déchira pas sa soutane et ne mit pas de cendres sur sa tête à l'exemple du royal prophète quand il se fâchait, et congédia bel et bien son prédicateur, qu'il renvoya à pied de Saint-Jérôme, sur un nuage de poussière, et les passants, le voyant, s'écriaient avec Isaïe : " Qu'ils sont beaux les pieds du prophète ! " et lui, regardant les trains du C. P. R., soupirait : Oh ! que je voyagerais confortablement sur ces banquettes-là si le Saint-Esprit résidait encore à Saint-Jérôme !

JEANJEAN.

OUÛ IL EST QUESTION DE SAINT LABRE, DU BOSS DANSEREAU ET DES CHINOIS DE MONTREAL

Pour un saint de fraîche date *Benoit Labre* n'en compte pas moins parmi les mieux posés. Il doit sa situation à Pie IX qui le couronna du nimbe en 1873.

M. Aubineau, homme de lettres, nous donne la biographie du nouveau saint dans le journal de Louis Veuillot, le très catholique *Univers*. Benoit Joseph Labre, qui vivait il y a cent ans environ, nous apprend M. Aubineau, était fils de pauvres cultivateurs. Dès son jeune âge il manifestait une horreur profonde pour le travail et, *quoiqu'il éprouvait le plus vif chagrin de se voir à la charge de ses vieux parents, il ne pouvait se résoudre à les aider dans leur dur labeur.*

Bientôt, ennuyé des reproches de ceux-ci et n'écoulant que son goût pour la fainéantise, il n'hésite pas à les abandonner, sans se soucier du chagrin qu'il pouvait leur causer ; sans se demander s'il ne condamnait pas, par son lâche abandon, les pauvres vieux à mourir de faim.

En quittant la maison paternelle, Benoit Labre entre dans deux ou trois couvents d'où il se fait jeter à la porte. Puis, il adopte définitivement pour champ d'opération la grande route. Là, dans le plein air, il est chez lui, délivré des devoirs filiaux, des devoirs civiques, des soucis du travail, de toutes ces contraintes sociales qui pèsent sur le reste des humains.

Dans cette existence de vagabondage qu'il inaugurait, une mésaventure lui arriva. A Moulin, un prêtre, le vicaire du chapitre dénonce le futur saint comme voleur et demande aux autorités de la ville, son bannissement. Puis, à quelque temps de là, il est arrêté comme malfaiteur à Soleure ; ensuite ramassé par la gendarmerie de Besançon. Nous le voyons même accusé d'assassinat par la population de St-Bertrand de Comminge.

Cependant, de prison en prison, d'hôpital en hôpital, Labre atteint Rome. Cette terre classique de la paresse et de la mendicité lui plaît. Il y élit domicile. Enveloppé de haillons sordides, nichant dans un trou, véritable tanière, se nourrissant des débris gâtés qu'il ramassait dans les ruisseaux des rues, l'immonde saligand provoquait ainsi la pitié des passants. Il contrefaisait l'idiot pour n'avoir pas à répondre aux gens à qui il demandait l'aumône et qui, le voyant jeune et vigoureux lui reprochaient son horreur du travail. Mais sa vertu la plus saillante, dit Aubineau, c'était sa profonde aversion pour la propreté. Son corps crotté, couvert de guenilles répondait une odeur fétide. Sa vue seule donnait des nausées. Une vermine innombrable courait de toutes parts sur lui, l'enveloppant de la tête aux pieds, comme un cilice vivant. C'était pour lui une *délectation*. Son attachement pour les insectes qui grouillaient sur sa personne était tel qu'il les ramassait avec soins, et les faisait rentrer dans ses manches quand ils tentaient de s'échapper, (textuel.)

L'abbé Marconi, son confesseur, craignant de voir son église désertée par les fidèles, assignait à Benoit Labre, pour le confesser, certains jours particuliers où il ne recevait pas d'autres pénitents.

À sa mort, nous dit le cardinal de Bernis, les Jésuites provoquèrent un mouvement de dévotion à Labre pour se venger du défunt évêque Jean Palafox, un de leurs plus acharnés adversaires et dont le roi d'Espagne poursuivait alors la béatification. La population de Rome, exaltée par les Jésuites, s'empara du corps de Labre. Chacun voulait un objet qui eût appartenu au pouilleux. On détruisit fil par fil le sac qui lui servait de linceul. On arracha tous les poils de sa barbe ainsi que ses cheveux pour s'en faire des reliques. Les fanatiques allèrent jusqu'à demander au cardinal Léopold, le custode chargé de la distribution des reliques dans la chrétienté, *quelque insecte qui eût été trouvé sur le misérable*. (C'est toujours Aubineau qui le dit.)

Enfin, dans l'église d'Amette, patrie de Benoit Labre, sous le maître-hôtel, protégée par une glace épaisse afin de la soustraire aux pieux larcins des croyants, se trouve la paille sur laquelle l'illustre cochon s'est étendu pour la dernière fois, en compagnie de ses répugnants amis.

Monsieur Lequette, qui a été le postulateur de la canonisation, appelle Labre *une fleur de sainteté*. Il nous le montre répandant autour de lui l'odeur de ses vertus, — Benoit Labre, nous dit l'évêque, doit être pour nous un modèle dont nous avons à imiter les exemples et à reproduire les vertus.

Brrron ! on se gratte rien que d'y penser !

Aujourd'hui, l'église d'Amette est devenue un lieu de pèlerinage de premier ordre et Labre, au faite de la gloire et de la prospérité céleste a sa statue dans plus de dix mille églises et chapelles d'Europe.

Laissons maintenant un instant saint Labre de côté et occupons-nous du boss Dansereau et des chinois de Montréal.

Le 2 juin dernier, *La Presse* publiait un article éditorial sous la rubrique suivante :

IDOLÂTRES

*Les coutumes d'Orient transplantées en plein Montréal par des chinois !
Un nouveau dieu.*

Cet article nauséabond m'a écoeuré et je tiens à justifier le dégoût profond qu'il m'a inspiré.

Rien que le premier mot du titre suffit pour faire connaître l'état d'âme du directeur A. M. D. G. du pieux journal.

Idolâtres, (adorateurs de faux dieux) est imprimé en caractères d'un pouce afin que cette apostrophe insultante ne puisse échapper aux yeux des lecteurs. Comme cela indique bien le mépris injurieux dont le monsieur qui se pâme à la lecture des encycliques de Léon XIII, voudrait accabler les pauvres chinois !

Vient ensuite : *Coutumes transplantées en plein Montréal*, etc... Ce mot : *plein*, comme il nous montre la vertueuse indignation dont est saisi le rédacteur orthodoxe de *La Presse* en voyant l'intrusion d'une divinité étrangère *en plein* dans notre catholique cité !

Ah ! ce n'est pas timidement, dans un faubourg écarté que ces *idolâtres* ont transplanté leur *idole*, non, c'est au cœur même de la cité !

Quelle audace ! Le boss qui, pourtant, en a vu bien d'autres, en reste confondu !...

Enfin le dernier sous-titre : *Un nouveau dieu !...*

Pourquoi cette appellation perfidement erronée ? Il ne s'agit pas de nouveau dieu, Bouddha suffit à la besogne, il s'agit d'un nouveau saint, tout comme cela se fait dans l'église de Rome.

Doux Jésus ! Quel soupir de regret a dû s'exhaler de la vaste poitrine du pieux rédacteur en écrivant cet article ! regret des temps passés où sur les places publiques de nos antiques cités brûlaient sans s'éteindre jamais les bûchers de la Sainte Inquisition ! Certes, ce n'est pas dans ces temps bénis que l'on se serait permis de fabriquer des faux dieux et de les adorer publiquement *en plein cœur* d'une ville catholique ! Mais voilà, la société dégénère, la décadence arrive, la tolérance engendre l'idolâtrie, la fin du monde est proche ; abomination de la désolation !

Heureusement que les Chinois plus tolérants et plus intelligents que le rédacteur de *La Presse* nous laissent parfaitement tranquilles nous et notre religion. Mais, comme ils auraient beau jeu s'ils s'avisèrent d'écrire dans leurs journaux des articles à la Dansereau.

La comparaison entre les deux articles serait piquante, aussi veux-je l'essayer et pour cela je suppose qu'un journal chinois, édité à Pékin, rende compte à ses lecteurs de l'inauguration d'une statue de saint, envoyée d'Europe à une communauté catholique établie dans le Céleste Empire.

La paraphrase s'impose tout naturellement.

La Presse de Montréal.

IDOLÂTRES

Les coutumes de l'Orient transplantées en plein Montréal par des Chinois. Un nouveau dieu.

Ham Gong Year était un homme bon, compatissant et charitable, qui vivait il y a une centaine d'années dans le Céleste Empire.

Il ne prêtait pas d'argent avec usure, ne faisait pas bâtonner ses domestiques, mais modéré dans tout, il vécut en faisant le bien, aidant son prochain et adorant les dieux.

Il était aimé de tous ceux qui le connaissaient, mais ses compatriotes, tout en rendant justice à ses brillantes qualités, ne lui rendirent jamais ces honneurs par lesquels les grands hommes des autres pays sont généralement récompensés des services rendus.

On ne lui offrit pas de banquet, on ne lui accorda pas un bout de ruban avec un titre, il ne fut même ni député, ni sénateur, et pour cause.

Ham Gong Year mourut comblé d'années et sa mort causa un deuil général dans le district où il avait semé ses bienfaits.

La Gazette de Pékin

IDOLÂTRES

Les coutumes de l'Occident transplantées en plein Pékin par des catholiques. Un nouveau saint.

Benoit Joseph Labre était un mendiant, vagabond et fainéant, qui vivait il y a une centaine d'années en France.

A l'âge de 22 ans, pour satisfaire ses goûts d'oisiveté, il abandonna ses vieux parents. Mendiant son pain au lieu de le gagner, il vécut à charge de la société, inutile à son prochain, passant son temps à rouler les grains d'un chapelet entre ses doigts crasseux, tout en contrefaisant l'idiot.

Il était un sujet de dégoût pour tous ceux qui le connaissaient à cause de la saleté dont son corps était couvert. Il ne se nourrissait que de charogne et sur son corps grouillait la vermine. Aussi ce que les catholiques appelaient ses brillantes vertus ne lui valurent jamais de son vivant ces honneurs par lesquels les grands hommes des autres pays sont généralement récompensés des services rendus.

On ne lui offrit pas de banquet, on ne lui accorda pas un bout de ruban avec un titre, il ne fut même ni maître de postes, ni conseiller législatif, et pour cause.

Benoit Joseph Labre mourut jeune encore, rongé par la vermine, et sa mort causa un soulagement général dans le district où il avait traîné ses haillons.

On considéra un homme si juste, digne de prendre rang au nombre des dieux et les chinois ayant fait fabriquer d'horribles statues dorées représentant Ham Gong Year dans la posture d'un Bouddha, les adorèrent.

Le culte de Ham Gong Year se répandit peu à peu. Il a dans ces temps derniers traversé l'océan avec les émigrés chinois, et nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs le premier autel érigé au Canada au nouveau Dieu chinois.

Sur une espèce d'autel se trouve la statue en bois doré. Le dieu est assis et a un air lourd et endormi. Tout autour sont des fleurs et des ornements dorés. Aux pieds du dieu est une coupe contenant des prières écrites.

Les adorateurs du nouveau dieu l'invoquent en frappant du tam-tam produisant ainsi une harmonie à laquelle nous ne sommes guère habitués.

Eh bien ! lecteurs, vous avez lu ? Vous avez comparé ? N'est-ce pas à pleurer ? Voilà ce que le clergé catholique a fait de la religion chrétienne. Et dire qu'un grand journal qui est censé quintessencier en quelque sorte l'intelligence d'un peuple ose insulter à d'honnêtes croyances, à des sentiments les plus louables, à une foi éclairée parce que tout cela émane d'un peuple qui ne croit pas et ne croira jamais à saint Labre et compagnie.

Mes bons chinois de Montréal, je vous demande humblement pardon de l'article de *La Presse*. Peuple travailleur, silencieux et tolérant vous dépassez de mille coudées tous nos catholiques hableurs, ignorants, stupides et fanatiques.

Dans ce siècle où l'honnêteté est si rare, où l'égoïsme et l'ambition font commettre tant de mauvaises actions, où la soif des honneurs et des richesses enlève tous scrupules aux gens des classes dirigeantes, vous avez distingué un homme riche, resté simple, modeste, juste, bon,

Le pape de Rome considéra un homme aussi répugnant digne de prendre rang au nombre des saints et les catholiques ayant fait fabriquer d'horribles statues dorées, représentant Benoit Joseph Labre en guenilles, les adorèrent.

Le culte de Benoit Labre se répandit peu. Il a dans ces temps derniers traversé les mers de la Chine avec les missionnaires catholiques et nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs le premier autel érigé à Pékin au nouveau saint catholique.

Sur une espèce d'autel se trouve la statue en bois doré. Le saint est couché sur sa paille et a l'air idiot. Tout autour sont des fleurs et des ornements dorés. Aux pieds du saint est un trône destiné à recevoir l'argent des dévots.

Les adorateurs du nouveau saint l'invoquent en faisant glisser entre leurs doigts de petites boules enfilées les unes aux autres et en marmottant des milliers et des milliers de fois la même évocation.

charitable. Vous vous êtes dit qu'après sa mort, un tel homme occuperait certainement dans votre ciel une place privilégiée et serait tout-puissant auprès de votre Dieu, vous en avez fait un saint et vous l'adorez.....

Les catholiques, eux, ont ramassé dans la crotte un ignoble voyou, fainéant, mauvais fils, mendiant, voleur et peut-être assassin. Par une aberration mentale que la saine raison ne peut concevoir, ils en ont fait un saint, nous pourrions dire aussi un dieu. Nous avons vu avec quelle ardeur d'hystériques ils l'adorent jusque dans ses insectes !

Et dire, mes bons chinois, que ces gens-là vous appellent barbares, idolâtres. Pour y substituer la leur, ils ont la prétention bouffonne de vous enlever votre religion, une religion dont l'origine se perd dans la nuit des temps, dont *Confucius* fut le prophète et à laquelle Jésus-Christ lui-même a emprunté ses plus belles maximes philosophiques. Ils envoient chez vous des missionnaires avec ordre de vous catéchiser. Ces missionnaires affirment ici que vous engraissez vos cochons en leur faisant manger vos petits enfants, et nous demandent notre argent afin de pouvoir vous acheter vos fils et vos filles et les baptiser A. M. D. G.

Ah ! messieurs les chinois ! pardonnez-nous généreusement et ne nous forcez pas à rougir devant vous !

B.

LEON XIII ET LAMENNAIS

—« L'américanisme, disait un jour le cardinal Gibbons, est une invention romaine, perfectionnée par les Français. »

Mgr de Beauvais, qui est un évêque prudent, partage sans aucun doute l'opinion de l'archevêque de Baltimore, puisqu'il a eu la volonté de communiquer officiellement au clergé de son diocèse la lettre de Sa Sainteté sur l'américanisme.

Mgr Fuzet est parmi les admirateurs du pape. Il s'est montré soumis aux enseignements pontificaux, jusqu'à les devancer. Léon XIII eut même quelque peine à comprendre qu'un simple évêque se permit de penser les mêmes choses que le Souverain Pontife, avant Sa Sainteté. Mais aujourd'hui l'évêque de Beauvais a conquis les faveurs du Vatican, comme il a mérité l'affection de son clergé, par une opiniâtre douceur et par une justice d'action qu'éclaire la justesse des aperçus.

Celui qui fut jadis regardé dans la cité épiscopale comme un lépreux a pris le parti de n'étonner ses collègues que par sa supériorité, son charme calme et sa modestie savante. Aujourd'hui, le brillant évêque de la Réunion, devenu le prudent évêque de Beauvais, n'a rien changé à la ligne de sa vie, mais il a changé en sentiments de respect les sentiments de défiance qui accueillirent le courage de ses premiers pas. Ceux qui l'ont vu debout dans la clarté vive de sa foi ont eu des

étonnements et ces revirements ont été un triomphe pour ceux qui connaissent la vaste et lumineuse somme de doctrine enfermée dans ce front de Méridional froid.

Le commentaire que Mgr Fuzet placé au seuil de la lettre pontificale suffirait à prouver la précision des idées que l'évêque a d'ailleurs étalées dans la belle galerie de ses mandements.

Dès les premières lignes, le rôle du pape est décrit en sa courbe majestueuse, qui va de l'horizon des terres à l'horizon des idées :

— Dès qu'il s'élève quelque part une doctrine qui porte atteinte à l'intégrité de la foi, aux règles de la discipline, le successeur de Pierre intervient avec une autorité décisive. Il condamne ce qu'il faut condamner ; il écarte ce qu'il faut écarter, et l'Église continue sa marche toujours sûre, toujours majestueuse, à travers les écueils, contre les tempêtes, sans jamais se détourner de la voie du salut.

L'action du Pontife maintient notre belle unité religieuse ; c'est elle qui ne lui permet pas de se briser en morceaux, de se fractionner en mille sectes opposées, comme il arrive aux autres sociétés qui ne reconnaissent pas la primauté du pape.

Jamais peut-être, en moins de phrases, le rôle de la Papauté ne fut plus complètement défini. Jamais Joseph de Maistre n'indiqua plus nettement les lignes rigides et majestueuses d'un pouvoir qui domine les autres pouvoirs, s'il se détache des intérêts terrestres. Et l'évêque de Beauvais montre la Papauté guidant nos angoisses à travers les tâtonnements et les controverses.

— « Ce qui fait, dit-il, le tourment des chrétiens, c'est la nécessité de dépouiller les vieilles formes sociales et de s'adapter aux conditions de la démocratie triomphante. »

Suit un beau paysage de la catholicité, grande plaine où les plus forts parmi les travailleurs sont couchés par la violence des tempêtes :

— « Beaucoup, continue Mgr Fuzet, s'acharnent à vouloir revenir au passé, d'autres se précipitent vers l'avenir... Nous devons nous méfier de l'opiniâtreté des premiers et, plus encore, de la précipitation des seconds : et pour cela nous devons nous en tenir au mot d'ordre de la Papauté. »

En quelques lignes, le prélat éclaire, sans laisser aucune ombre, les deux faces de l'Église, sa doctrine et sa discipline :

— « Il y a dans notre religion deux parts ; l'une immuable, les dogmes enseignés par l'Écriture ; l'autre, la discipline, soumise à toutes les conditions des choses humaines, se prêtant à la succession, au progrès et tenant compte de la diversité des temps et des nations... Il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur les annales de l'Église pour savoir avec quelle miséricordieuse condescendance elle a modifié ses lois disciplinaires. Elle agira dans l'avenir comme dans le passé, avec une souplesse infinie, aussi bien qu'avec une prudence sans égale. »

Mgr Fuzet continue, en disséquant l'américanisme autant que la main de l'opérateur peut disséquer un pâle et fugitif fantôme mis en

déroute par la lueur tremblante de la lampe qu'un vieillard très blanc tient dans ses mains plus blanches :

— « C'était, selon l'expression de Mgr Fuzet, un esprit d'indépendance, qui diminuait au profit de l'individualisme les droits du magistère externe ; c'était le naturalisme cherchant à prendre la place du surnaturel : c'était la substitution d'une activité propre à notre époque à une prétendue passivité mystique, leg des âges passés ; c'était le dédain de la vie religieuse ; c'était enfin l'abandon des anciennes méthodes d'apologie chrétienne. »

Et entraîné par la force de son sujet, l'évêque de Beauvais nomme celui qui a ennobli l'erreur par la hauteur de sa chute : Lamennais, chef de la révolution des idées, qui prépara le rôle des chefs d'action dans les révolutions humaines, Lamennais, une des trois figures géantes de l'Église moderne, statue qui ne fut pas moins belle parce que l'artiste divin lui laissa des pieds d'argile, beauté qui ne fut pas moins impériale parce que son front se couronna d'erreur.

Et pour la première fois, un évêque ose écrire cette exacte vérité :

— « Lamennais présentait les transformations auxquelles nous assistons ; il voulut, dans une première inspiration, christianiser la démocratie par l'institution d'une théocratie pontificale ; puis instruit par la résistance des hommes et des choses, il voulut, dans une seconde inspiration, démocratiser l'Église par la liberté illimitée. Malgré des éclairs de génie et des illuminations de prophète, il dut être ramené au point exact. Il excédait dans les opinions ; il était violent dans les moyens. Le Saint-Siège condamna ses erreurs et opéra les rectifications nécessaires. »

Cette fin est d'une forme charmante, vêtement ajusté sur une vérité absolue : la Papauté, en la personne de Léon XIII, a pris à Lamennais la plus grande somme d'idées qu'un homme ait jamais prise à un autre homme.

Ce faisant, Léon XIII a donné au persécuté d'autrefois un bandeau plus beau que la pourpre dont l'abbé de Lamennais fut privé pour avoir trop librement pensé. Léon XIII a donné au petit prêtre enseveli sous l'étiquette de renégat une plus belle auréole que celle des saints sur les autels. Il a pris les idées du puissant penseur. Il les a taillées à facettes comme les ouvriers d'Anvers recoupent un diamant d'ancienne taille. Et à ces idées frappées d'excommunication, Léon XIII a mis le sceau de garantie, l'anneau du pêcheur. Pas une encyclique, qui ne soit éclairée par les rayons de l'*Essai sur l'Indifférence*. Pas une lettre pontificale qui ne doive sa partie lumineuse à l'*Esquisse d'une philosophie*. Léon XIII a su donner au torrent la sagesse et l'enfermer entre des rives romaines. Mais c'est le grand flot lamennaisien qui coule dans les rives romaines. Le cerveau du cardinal Pecci fut arrosé de cette eau bienfaisante.

Quand il était archevêque de Pérouse, oublié sur sa triste colline, il avait un exemplaire du livre sublime qui s'appelle le *Passé et l'Avenir*

du peuple et cet exemplaire, il fallut le remplacer parce que les doigts nerveux du pape en avaient déchiré les pages à force de les tourner.

Léon XIII, le pape moderne, n'est que le continuateur d'un prêtre frappé par un autre pape et cela est la réalisation d'une prophétie écrite en 1857 : « *L'Indifférence* sera bien des fois reprise en sous-œuvre, le privilège des hommes supérieurs étant d'imposer au bout d'un certain temps leurs aperçus à tout le monde et de faire rabâcher leurs idées aux générations ».

Ainsi, Léon XIII est un Lamennais officiel : l'art a fléchi, la beauté s'est déformée ; le lys a perdu l'éclat de ses pétales et la noblesse de ses formes. Les longueurs et les mollesses italiennes ont remplacé la ferme et belle ligne du génie français. Mais c'est toujours Lamennais qui prend la revanche de sa condamnation, en servant de guide à un pape. Curieux revirement : Léon XIII aura dans l'histoire les grâces proportions d'un imitateur.

L'étoile de ses armoiries brillera et pâlera dans le cercle de cet astre qui fut l'auteur des *Paroles d'un croyant* !

LE 14 JUILLET

Le gouvernement français devrait penser à la province de Québec à chaque 14 juillet, et envoyer ici quelques rubans.

Qu'elle nous en donne peu, mais qu'elle les place bien. Pas trop de Pagnuelo, s'il vous plaît. Il y a sur les bords du St-Laurent de vaillants patriotes dont le dévouement à la cause française mériterait d'être récompensé. N'y a-t-il pas au parlement, dans la presse, dans les professions libérales, des hommes qui servent bien la France ? Pourquoi pas un ruban rouge ou au moins un ruban violet à quelques-uns d'eux.

VIENDRA-T-IL ?

M. Laurier viendra-t-il dans la province de Québec, à l'occasion de la St-Jean-Baptiste ?

Nous en serions surpris car il n'est pas fort aujourd'hui sur les discours patriotiques, sur les démonstrations françaises. Tout ce que fait Sir Wilfrid maintenant, c'est pour les Anglais. Ici, dans notre vieux Québec, qui l'envoie au Parlement depuis vingt ans, on ne le voit plus, on ne l'entend plus et il a fallu une grosse affaire comme la Conférence Internationale pour nous l'amener l'été dernier.

Je ne reconnais plus le disciple d'Eric Dorion.

PATRIOTE.

Québec, 12 juin.

NOUVELLES FANTAISISTES

Le séminaire de Montréal vient de faire don à la ville d'une somme de \$2,000,000 pour ériger un asile où seraient recueillis les vieillards et les infirmes indigents des deux sexes. Quoique nous soyons de longue date habitués aux largesses de cette richissime corporation, lorsqu'il s'agit de charité chrétienne, nous tenons à l'en féliciter hautement. Désormais, les pauvres déshérités de la nature ne seront plus forcés d'aller en prison, comme des voleurs, lorsque le logis ou la croûte de pain viendront à leur manquer.



Hier soir, les honorables Trellé Berthiaume, propriétaire de *La Presse*, et Tarte, propriétaire de *La Patrie*, se sont réunis à l'hôtel Windsor, afin de s'entendre sur les réformes à introduire dans leurs journaux. Après deux heures d'une vive discussion, ces messieurs ont décidé qu'à partir du 1^{er} janvier 1900 *La Presse* et *La Patrie* seraient rédigées en français. Leurs rédacteurs devront se mettre de suite à l'étude de cette langue. Ils ont également décidé de soumettre, à l'avenir, tous les articles à l'approbatur de M^r Bruchési, en échange d'un stock considérable d'indulgences qu'ils offriront en prime à leurs abonnés.

Nous ne pouvons qu'applaudir à la courageuse initiative de ces intelligents directeurs.



L'honorable Robidoux vient de partir pour un voyage de trois mois en Europe. Il est chargé par le premier ministre Marchand d'étudier en France et en Allemagne les méthodes les plus perfectionnées d'instruction primaire et moyenne afin de les établir dans notre province. Il est également chargé de recruter trois cents instituteurs diplômés, pour les mettre à la tête de nos écoles en remplacement des petits frères ignoquantins.



Le bruit court à Québec que l'honorable juge Langelier, converti par la lecture de la bible, va prochainement abjurer le catholicisme pour embrasser le protestantisme.



C'est M. Phillips, marchand de poissons au carré Chaboillez, qui s'est rendu adjudicataire pour un terme de dix ans de la pêche dans le réservoir d'eau de la ville, au Mont Royal.